Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 17

Artikel: Bambioulès
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188709

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

jointe, comme une marque de sa bienveillance. Sa Majesté Impériale s'est plu à apprécier le sentiment qui vous a suggéré cet envoi, indépendamment de l'habileté dont cet ouvrage ingénieux est une preuve.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

COMTE CAPO D'ISTRIA.

Manquant de capitaux suffisants et absorbé par les nécessités d'un père de famille, François Glardon ne put exploiter une invention qui honore son nom, et dont l'unique spécimen est sans doute encore conservé dans le garde-meuble impérial de St-Pétersbourg.

Le roman du caniche.

I

Lorsque la troisième année de son veuvage fut entamée, Mme Berthe de la Frugeraye s'aperçut avec quelque inquiétude qu'elle devenait souvent rêveuse. Si naturelle et quelquefois si agréable que soit cette disposition de l'esprit, Mme de la Frugeraye n'en constata pas l'invasion sans en éprouver quelque trouble, et nous allons vous expliquer pourquoi.

Elle avait assez cruellement expié la chance très enviée d'avoir épousé un homme trop charmant. Jeune, joli cavalier, élégant, distingué, suffisamment spirituel pour quelqu'un qui n'a pas à faire métier de l'être, feu le vicomte de la Frugeraye avait été mis à la mode par les éclatants succès qui avaient suivi ses débuts. Quand la déesse patronne une étoffe, ça n'est guère que pour une saison ; avec le séduisant vicomte, la vogue avait menacé de s'éterniser ; même après que le sacrement eut semblé devoir en épuiser le stock, on en demandait, on en demandait... et, par un miracle renouvelé de celui du lac de Tibériade, il y en avait toujours pour tout le monde.

Nous avons connu de belles dames auxquelles cette généralisation de l'engouement pour leur seigneur et maître ne déplaisait qu'à moitié. On est encore fier d'être évêque, fût-ce *in partibus infidelium !* Mme Berthe de la Frugeraye n'était pas de cet acabit ; elle n'avait qu'une ouaille, mais elle tenait à la posséder sans partage. Les deux sourcils d'ébène qui couronnaient ses grands yeux noirs en se réunissant au-dessus du nez de façon à former une sorte d'accent circonflexe, indiquaient qu'elle était jalouse ; ils ne mentaient pas ; elle l'était non pas comme une tigresse, la véritable jalousie procédant de l'amour et non de la haine, mais comme un honnête chien. Pendant les sept années qu'avait duré son union avec cet Attila des cœurs, ce qu'elle avait répandu de larmes eût suffi à porter un petit bateau ; larmes d'autant plus amères qu'elle était réduite à les dissimuler, tenant par-dessus tout à ne pas fournir une satisfaction de plus à ses nombreuses rivales.

Lorsque Dieu s'était décidé à retirer cet aimable chenapan de la circulation terrestre en le rappelant à lui, tous les griefs ayant été instantanément oubliés, madame Berthe avait été en proie à un véritable désespoir. Il en est de ce désespoir comme de la rivière quand on y tombe ; après en avoir touché le fond, on revient à la surface, où l'on barbotte quand on ne sait pas nager.

Quand elle eut remis un peu d'air dans ses poumons, la jeune vicomtesse réussit, comme tant d'autres, à gagner la rive. Sa douleur resta aiguë, mais elle réfléchit bientôt que si ce mari trop adoré était perdu pour elle, il ne le serait pas moins pour les autres femmes, ce qui était une compensation ; puis, en remuant les cendres du passé, elle en arriva à se demander si la terrible, si l'inguérissable blessure qu'elle se sentait au cœur n'était pas moins cruelle que les milliers de coups d'épingle qui avaient meurtri ce pauvre cœur pendant tant d'années, et elle se sentit si troublée par cette question, qu'elle négligea d'y répondre. Cela ne l'empêcha pas de savourer avec une certaine volupté la parfaite quiétude d'esprit dont elle jouissait et qui lui avait été inconnue pendant tant d'années : enfin, sa piété aidant, — elle était profonde, — elle ne se révolta plus contre la volonté du Seigneur.

Sa vieille tante, la marquise de Tombelaine, qui, née sur les confins du siècle dernier, avait puisé dans son contact avec les débris de l'ancienne société les grandes traditions du vieux temps, contribua puissamment à fortifier sa résignation.

— Ma chère enfant, lui avait dit la bonne douairière, le seul avantage du mariage est de nous permettre de devenir des veuves ; les sots qui l'ont inventé n'ont pas d'autre excuse à invoquer. Plus tard, vous finirez par en être convaincue ; car je ne vous le cache pas, vous avez quelques épreuves à subir : la troisième année du veuvage est particulièrement rude à traverser, à ce point que moi-même j'ai failli faiblir et donner un successeur à ce pauvre M. de Tombelaine. Si, comme moi, vous réussissez à franchir cette phase critique, si vous résistez aux ennuis et aux suggestions de la viduité, alors vous apprécierez la haute valeur de la situation sociale que vous aurez conquise, et vous serez désormais à l'abri de toute tentation de l'abdiquer.

Les pronostics que son expérience suggérait à la marquise de Tombelaine s'étaient réalisés de point en point. Les visites à la tombe où le feu vicomte dormait du sommeil du juste, les messes dites pour le repos de son âme, lettres de condoléance, les modifications à apporter dans son intérieur et aussi la nouveauté de sa position avaient si bien absorbé Mme de la Frugeraye, que la première année passa comme un songe. La seconde s'était encore écoulée assez rapide : on lui avait dit que le demi deuil lui seyait à ravir, et nécessairement elle était bien forcée de donner quelques soins à sa toilette, de recevoir quelques intimes et, dans les promenades au Bois, d'abaisser les volets de son landau pour pouvoir rompre la monotonie de la promenade par quelques causeries. Cependant cette deuxième période n'était pas encore terminée qu'elle voyait poindre ces prédispositions rêveuses auxquelles nous l'avons trouvée en proie en commençant ce récit et que, se rappelant les paroles de sa tante qui, hélas ! n'était plus là pour l'encourager, elle ne constata pas sans une certaine anxiété qu'elle entrait effectivement dans l'année terrible.

Elle lutta ; elle lutta même avec un certain héroïsme, rentra dans le monde sans souci du qu'en dira-t-on, se montra à l'Opéra, reprit sa loge du mardi aux Français et son jour, donna des dîners, etc. Rien n'y fit.

(A suivre.)

Bambioulès.

On crâno hommo po sa fenna. — Djan à Dâvi, aprés avâi tot reduit pè l'hotô, étâi z'u à la pinta, iô djuïvè âi cartès. Tandi que l'étâi ein trein dé férè onna partià, onna fenna, sa vesena, vint tota accouâitiâ âovri la porta dè la tsambra à bâirè et lâi fâ :

— Djan ! vo faut vito veni à l'hotô, voutra fenna va bouébà.

— Ye vé, ye vé, Marienne. Veingt dè tieu ! et ne s'arrétè pas dè djuï.

On momeint aprés, la Marienne revint et dit:

— Voutra fenna a fé on bio bouébo, et la sadze-fenna dit que n'est pas tot; dépatsi-vo dè veni.

— Bon! bon! ye vé dè suite. Houitanta dè râi et trèfle atout! et djuè adé.

On troisiémo iadzo, la Marienne revint et dit:

— Ora y'a dza dou valottets et la sadze-fenna crâi que y'a onco oquiè.

— Aque!... diabe sâi fé dâo trein, se fâ Djan à Dâvi ein poseint lè cartès, y'è lè quatro z'assès, pique et binocle; mâ mè foudrâi prâo allâ vairè, sein quiet l'est dein lo cas dè m'ein férè tant qu'à déman.

* * *

Onna crâna sentinelle. — Ein 47, on part dè sordâ montâvont la garda découtè la pudrâire dè Mâodon, quand 'na rionda vint à passâ découtè on faqchenéro que crâisè la bayounetta ein faseint: Qui vive.

— Patrouille! repond la rionda.

— Eh bin atteindè vo vâi on momeint, repond lo gaillâ que ne sè sovegnâi pas cein que faillâi derè, lo caporat est z'u bâirè quartetta à la pinta. Lo vé vito criâ!

* * *

On crâno sordâ. — C'étâi assebin ein 47. Tandi que pétollhivont pè lo bou dâi Daillettès, dein lo canton dè Fribor, on certain gaillâ qu'étâi dein lè mousquatéro et que grulâvè po sa pé, profità d'on momeint iô sè créyâi que nion ne lo véyâi po s'allâ catsi dè l'autro coté dao bou.

— Hé! hé! lâi criè on officier que lo vâi décampâ, iô allâ-vo?

— Eh bin, mon lutenieint, lâi repond lo mousquatéro qu'avâi bouna pliatena et que ne volliâvè pas que sâi de dè sè sauvâ, mon fusi rebutè, et mè recoulo dè cauquiès pas.

Flore des Alpes de la Suisse et de la Savoie, par le Dr L. Bouvier, 2me édition. Prix: broché 12 fr., cartonné 13 fr. 50. Henri Trembley, éditeur, Genève.

Cet ouvrage, peu volumineux malgré ses mille pages et la multitude des renseignements qu'il contient, est indispensable aux amateurs de botanique de notre pays. La *Flore* du Dr Bouvier à la main, ils peuvent herboriser avec la plus grande facilité, car tous les détails que comporte l'organisation de la plante y sont réunis. — Le volume commence par le tableau des 119 familles de la *Flore des Alpes.* Vient ensuite la *Clé*, qui occupe 228 pages. Plus de 800 pages sont consacrées à la *Flore* proprement dite, qui, outre la description de chaque espèce, fournit tous les renseignements géographiques, historiques, pratiques, utiles à la science, aux arts et à l'agriculture.

L'exécution typographique ne laisse rien à désirer. Les termes génériques et spécifiques, imprimés en caractères gras, frappent immédiatement le regard.

En vente chez les principaux libraires.

Nos chers confédérés de la Suisse allemande pourraient bien prendre une fois la peine de faire raduire dans un langage un peu moins baroque les réclames commerciales qu'ils destinent à la Suisse romande. Voyez, par exemple, le prospectus que nous adresse l'un d'eux pour nous recommander son savon, et que plusieurs de nos lecteurs ont sans doute reçu:

« Le savon aromatique médical ne contient que des étoffes qui sont avantageuses pour le teint, il est libre de tout les principes acérés et viandants et il se recommande principalement pour des exanthèmes, des bourgeons d'été, des boutons, des éruptions hérpetiques comme aussi contre le teint roide et jaune, pour la susceptibilité morbide du teint, faiblesse du teint, engelure et surtout pour de telles maladies qui résultent par activité arrêtée des pores (vaisseaux capillaires de la surface du corps). Il amollit et nettoye le teint et ne contribue pas seulement à la déstruction rapide de tout les étoffes nuisibles à l'éxpiration des pores mais il frappe aussi et revit à une activité renouvelée ces organes d'une manière profitable à la santé.

L'usage de ce savon est comme chez chaque autre savon, en l'offrant au teint par frotter pour le blesser en suçant par l'entremise d'une pièce de lainage sur laquelle on frotte d'abord le savon, pour des bains on coupe une pièce dans des fragments fins, et les mêle entre l'eau du bain.

A cause de son odeur agréable et son mousser fort ce savon est apte très particulier à la toilette et à raser. »

Renseignements utiles.

Encaustique pour le polissage des marbres. — Composition qui peut venir en aide à bon nombre de ménagères et de gens de service:

Cire blanche . . . . . } poids égal.
Essence de térébenthine . . }

On fait fondre la cire au bain-marie; puis, l'ayant retirée du feu, on y mêle l'essence, — en remuant bien avec une spatule.

Si les marbres sur lesquels l'encaustique doit être appliqué sont colorés, on peut donner une teinte analogue, en incorporant dans la masse d'essence et de cire quantité convenable d'orcanète, de noir de fumée ou de sanguine très finement pulvérisée; — suivant la nuance à obtenir.

On met une très petite quantité d'encaustique sur le marbre, — et l'on frotte vivement avec un chiffon de laine.

Le poli se produit de suite. VALYN.

Croquettes de veau ou de volaille. — Faites fondre un morceau de beurre dans une casserole, mettez deux cuillerées de farine, tournez sans roussir. Ajoutez sel, poivre, muscade, champignons, persil hâché, faites revenir un peu, mouillez avec crême et bouillon ou jus; que cette sauce soit épaisse comme de la bouillie. Prenez le veau cuit la veille, ou la volaille, coupez en petit morceaux, joignez à votre sauce, mélangez, laissez refroidir. Hâchez, faites-en des boulettes que vous panez; trempez-les toutes panées dans un œuf, blanc et jaune, panez une seconde fois et faites frire.